

À la rencontre de la beauté du monde. Une brève histoire des herbiers

Claire Macé, herbière¹, Association *Le Temps qui Pousse*.

« Quand on allait sans voir la beauté du monde. »²

« Je n'ai jamais vu ça ! » s'est étonné Pierre Lieutaghi lorsque, lors de notre première rencontre, je lui ai soumis mes planches d'herbier « inspirées » ; non sans lui avoir présenté au préalable quelques parts de mon herbier scientifique de plantes du Diois. S'ensuivirent de judicieuses remarques et de précieux conseils et encouragements quant à la poursuite de mon travail, jusqu'à cette conclusion inattendue : « J'aime beaucoup le principe de vos planches poétiques ». Avant de clore cette après-midi de mai 2022, à Mane, je lui avais confié que je travaillais également à une histoire des herbiers. À la suite de quoi, au cours de nos échanges téléphoniques ou télématiques dans l'année qui suivit, comme il s'informait de l'avancée de mes travaux, je recueillais ses conseils et nombre d'informations et de contacts qui servirent avantagement mon projet. Mais, surtout, ces discussions alimentèrent ma réflexion, aiguisèrent ma pensée et accentuèrent ma vision du monde, plus particulièrement botanique, au sens large.

Cependant, au-delà de nos échanges, l'enseignement de Pierre Lieutaghi m'accompagne depuis longtemps : depuis ma première visite à Salagon au début des années 2000, suivie de la lecture de ses ouvrages dont *La plante compagne*, qui reste un de mes ouvrages de référence ; ou encore *La surexplication du monde* et *Montée des eaux*, qui me semblent être un bon éclairage de sa pensée, profondément humaine.

Dès lors, il devenait évident qu'un hommage à Pierre Lieutaghi, en ce lieu, ne pouvait se rendre qu'à partir d'une brève histoire des herbiers suivie d'une présentation de mes planches « poétiques » ; je témoigne par là, à mon tour, de cette « beauté du monde », qui lui était chère.

Un herbier de l'Antiquité à la Renaissance

De l'Antiquité à la Renaissance, un herbier désigne un ouvrage de botanique médicale, manuscrit ou imprimé, plus ou moins descriptif des végétaux, ordinairement, mais pas obligatoirement, illustré de dessins.

L'histoire des herbiers illustrés que nous connaissons débute environ un siècle avant notre ère, dans le royaume du Pont, sur la rive méridionale de la mer Noire. Nous savons que Cratevas, herboriste et médecin personnel du roi du Pont, Mithridate VI, mais aussi Dionysios et Metrodoros ont rédigé un traité de pharmacopée illustré. Nous en avons connaissance au I^{er} siècle grâce à Pline l'Ancien, qui, dans son *Encyclopédie d'Histoire naturelle* (XXV, 4), nous dit : « Cratevas, Dionysios et Metrodoros ont rendu fort attrayante l'étude de la botanique en représentant chaque plante au moyen d'une figure coloriée au-dessous de laquelle se trouve l'indication des caractères et des propriétés. »³

À la même époque, Dioscoride, médecin grec, qui vit à Anazarbe, en Cilicie, en actuelle Turquie, rédige en grec le *Peri hylis iatrikis*, plus connu sous son nom latin le *De Materia medica* : « Au sujet de la matière médicale ». Dans sa préface, lui aussi fait l'éloge de Cratevas, non pas pour ses illustrations, mais pour ses descriptions de plantes⁴.

1. Herbière peut tout simplement signifier « qui s'intéresse aux herbes et aux herbiers » ; mais il est possible aussi d'en rechercher des origines dans l'avant-propos du *Glossaire de botanique* d'Alexandre de Théis, (Théis de, 1810).

2. Lieutaghi, 2023, p. 359.

3. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 25, 4, in Saint-Lager, 1885 (trad. légèrement modifiée).

4. Dioscoride, 2014 [1549].

L'ouvrage de Dioscoride est considéré comme le plus important, sinon le plus ancien des herbiers. Il répertorie et décrit près de 600 plantes. Ce traité aura une influence considérable. Il deviendra une référence en pharmacopée et servira de base à tous les herbiers qui lui succéderont. Il va se propager durant quinze siècles grâce à des copies, sur papyrus, parchemin et papier, en grec, en latin, en arabe, en persan et dans de nombreuses langues européennes. Sa plus ancienne copie, conservée à Vienne, a été réalisée vers l'an 512, à Constantinople, pour la princesse byzantine Anicia Juliana. On l'appelle *Codex Vindobonensis* ou encore *Dioscoride de Vienne*. Il décrit 435 plantes médicinales dans l'ordre alphabétique et comporte 383 illustrations. On considère que certaines illustrations sont d'une assez grande fidélité à la nature, alors que d'autres sont plus schématiques. Le traité original de Dioscoride date alors de quatre siècles : le *Dioscoride de Vienne* est considéré comme un herbier déjà remanié.

Ce fait illustre un phénomène général dans l'évolution de l'herboristerie médiévale : en reconstituant la généalogie de ces herbiers, on constate que les illustrations, copiées à partir de copies, vont progressivement se simplifier, se schématiser. Les illustrateurs ne font pas de dessins d'après nature. Ils recopient, plus ou moins fidèlement, les figures d'ouvrages plus anciens. Cependant, Pierre Lieutaghi nous rappelle que : « Un manuscrit, c'est aussi la trace d'un temps de vie, d'une main qui s'est longtemps appliquée, parfois trompée, qui en a eu parfois assez d'orner ou qui, au contraire, n'a eu de cesse que tout soit fleuri, couvert de rinceaux. »⁵

Deux autres herbiers illustrés et rédigés en latin, ont connu une large diffusion, copiés et recopiés de nombreuses fois.

Le premier est le *Pseudo-Apulée*, que les experts datent du IV^e siècle et sur lequel Mylène Pradel-Baquerre, spécialiste de cet ouvrage⁶, dit : « C'est un manuel pratique destiné à un large public pour des problèmes très courants », ajoutant, « Les illustrations ont clairement pour but de se substituer à la description de la plante ». Bien faibles sont en effet au Moyen-Âge les critères d'identification. Une soixantaine de manuscrits,

reprenant cet herbier dans sa totalité ou en partie, ont circulé dans toute l'Europe. Sa plus ancienne copie, le *Vossianus latinus*, réalisée au VII^e siècle, est conservée à la Bibliothèque universitaire de Leyde, aux Pays-Bas.⁷

Le second herbier est une compilation botanique réalisée par Matthieu Platearius dans la mouvance de l'école de Salerne, en Italie, qui, entre le IX^e et le XII^e siècle, est le principal centre d'études médicales en Occident. C'est, nous dit Pierre Lieutaghi : « Une sorte d'université libre où vont se rencontrer les pensées et les pratiques qui seront l'assise de la médecine jusqu'au XVIII^e siècle. »⁸

Matthieu Platearius, médecin salernitain du XII^e siècle, va compiler le *De simplicibus medicina*, appelé aussi *Circa instans* ou encore *Le Platearius*. Cet ouvrage deviendra en quelques décennies l'une des références majeures de la médecine pratique. Il s'adresse aussi bien aux médecins qu'aux apothicaires et aux herboristes. « Il s'agit, pourrait-on dire, de médecine domestique, sinon populaire. »⁹ Le *Platearius* original nous est inconnu. On ne sait pas s'il était accompagné d'illustrations. Toutefois, il fera l'objet de deux importantes amplifications au XIV^e siècle.

La plus ancienne, le *Tractatus de herbis* (fin XIII^e début XIV^e siècle), attribué à Barthélemy Mini de Sienne, servira de base à tous les herbiers français, tant manuscrits qu'imprimés, connus sous le nom de *Livre des simples médecines*, *Livre des secrets de Salerne*, *Arbolayre* ou encore *Grant Herbar*. Ce manuscrit, conservé à Londres, à la British Library, occupe une position clé dans l'histoire de l'iconographie scientifique. Comparé aux herbiers précédents, il présente des images plus vivantes et plus réalistes, qui indiquent un retour progressif à l'observation des plantes sur le vif avec un retour sur le terrain. Cela témoigne du renouveau culturel qui s'opère en Europe à partir de la fin du XIII^e siècle, dans un rapprochement avec la nature.

5. Lieutaghi, 1986, p. 287.

6. Pradel-Baquerre, 2013.

7. Pseudo-Apulée, VII^e siècle.

8. Lieutaghi, 1986, p. 284.

9. *Op. cit.*, p. 286.

De tous les manuscrits du *Livre des simples médecines*, celui publié en français sur lequel Pierre Lieutaghi a travaillé (1986), est son représentant le plus tardif. Exécuté au début du XVI^e siècle, c'est une reproduction fidèle d'un manuscrit conservé à Leningrad, qui aurait été réalisée par l'enlumineur Robinet Testart, pour Charles d'Angoulême et sa femme, Louise de Savoie.

À propos de ce *Livre des simples médecines*, Pierre Lieutaghi, qui en a fait un commentaire historique, botanique et médical en 1986 dans l'édition de son *fac-similé*, écrit : « Ce livre, il faut l'imaginer comme nous l'avons découvert pour la première fois, à peine atteint par les siècles. Livre précieux, écrit et illustré pour un prince et dès lors rarement ouvert, préservé des mains et du jour : les peintures y sont toujours fraîches, à peine sèches dirait-on, même si le parchemin craque un peu quand on tourne les pages. »¹⁰

Les herbiers imprimés

Vers le milieu du XV^e siècle, la production de papier répond au développement de l'imprimerie, favorisant grandement la diffusion de textes et d'images dans toute l'Europe. Les illustrations sont alors réalisées à partir de gravure sur bois.

L'*Herbarium Apulei* ou *Herbier du Pseudo-Apulée* est le tout premier herbier illustré imprimé connu. C'est un incunable édité à Rome par Johannes Philippus de Lignamine vers 1481-1482¹¹. Deux autres herbiers, l'*Herbarius* ou *Herbarius latinus*, suivi de l'*Ortus sanitatis* de Johannes de Cuba, sont imprimés à Mayence par Peter Schöffer entre 1484 et 1491¹². Sans toutefois manquer d'un certain charme, les illustrations de ces incunables sont plutôt approximatives, tant pour la technique de gravure que parce que les figures semblent largement recopiées d'herbiers manuscrits antérieurs.

Il faudra attendre le XVI^e siècle pour que les plantes commencent à être représentées dans un sens botanique, c'est-à-dire reconnaissables pour le naturaliste. Les botanistes de la Renaissance vont peu à peu s'affranchir des anciens pour observer directement la nature. Ils enrichissent leurs ouvrages de descriptions et

d'illustrations plus fidèles. Le livre mobilise désormais des peintres et des illustrateurs spécialisés.

Ce sont, par exemple, trois artistes qui travailleront pour le *De historia stirpium* (1542) de Leonhart Fuchs (1501-1566) professeur de médecine à Tübingen en Allemagne¹³. Plus de 500 dessins ont été réalisés par Albrecht Meyer tandis que Heinrich Füllmaurer les a gravés sur bois et Veit Rudolf Speckle en a réalisé les impressions. Ces illustrations ont été recopiées un nombre incalculable de fois, notamment en Angleterre et en Hollande, pour servir à d'autres publications.

Un succès similaire fut réservé à l'œuvre du médecin italien Pietro Andrea Mattioli (1501-1577), avec ses fameux *Commentaires sur Dioscoride* (1554)¹⁴. Ce ne sont pas moins de 45 éditions qui seront publiées dans différentes langues.

Peu à peu, la botanique s'émancipe de la médecine pour devenir une discipline à part entière. On le voit bien avec les dessins de Conrad Gessner (1516-1565), médecin et professeur d'histoire naturelle à Zurich¹⁵. Conrad Gessner commence à disséquer des parties de la plante et à la représenter à différentes étapes de son développement. On voit apparaître, à côté de l'image du port de la plante, des détails reproduits dans des vignettes, souvent à plus petite échelle, ainsi que de nombreuses notes manuscrites. Comme Gessner l'explique lui-même : « J'ai l'habitude d'ajouter des fruits et des graines à la plupart de mes images, afin que dans un si grand nombre d'espèces chacune puisse être distinguée plus facilement : et les images elles-mêmes peuvent presque remplacer les descriptions. »¹⁶ Ces images préfigurent l'iconographie scientifique des XVII^e et XVIII^e siècles.

10. *Op. cit.*, p. 287.

11. Pseudo-Apulée, 1481-82.

12. Cuba de, XV^e siècle.

13. Fuchs, 1542.

14. Mattioli, 1568 [1554].

15. Gessner, vers 1555-1565.

16. Texte latin de Gessner dans Dickel Hans, 2021, traduit avec l'aide de Google traduction.

On commence également à pratiquer la gravure sur cuivre, la taille-douce, qui possède une valeur informationnelle plus précise que celle de la gravure sur bois. Pierre Richer de Belleval (1564-1632), médecin et botaniste, fonde en 1593 le tout premier jardin botanique de France, à Montpellier. Belleval rêvait de publier un herbier général du Languedoc. Le texte ainsi que 500 planches gravées sur cuivre étaient prêts lorsque la mort surprit le botaniste. Certaines de ces plaques ont été perdues et l'œuvre n'a jamais été publiée dans son intégralité.

À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, de nouveaux instruments d'optique, loupes et microscopes, permettent de dessiner des images plus détaillées, plus scientifiques. Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) publie en 1694 ses *Eléments de botanique ou méthode pour connoître les plantes*¹⁷. Il déclare dans son avertissement : « la méthode suivie est basée sur la structure des fleurs et des fruits ». Le livre est illustré de 450 planches de Claude Aubriet et obtient immédiatement un énorme succès. Il est traduit en latin afin de pouvoir être lu dans toute l'Europe.

Les herbiers de plantes séchées

L'apparition des premiers herbiers de plantes séchées date du XVI^e siècle. Son invention est mentionnée vers 1530 autour de Luca Ghini, célèbre professeur de botanique italien, et du botaniste anglais John Falconer¹⁸. À cette époque, apparaissent les premiers *hortus sicus*, « jardins secs », ou *hortus vivus*, « jardins vivants », qui ne prendront le nom d'herbier que près d'un siècle plus tard, lorsque Tournefort et Linné vulgariseront ce terme.

Parmi les plus anciens herbiers de plantes séchées connus, on peut distinguer celui de l'italien Ulisse Aldrovandi (1554) qui réunit plus de 5 000 planches en 15 volumes reliés ; et celui du français Jehan Girault (1558), plus modeste, qui présente 310 plantes environ. Cette technique de conservation des plantes en vue de l'étude de leurs caractères et de leur arrangement systématique va largement contribuer à la connaissance du monde végétal. Elle se généralise parmi les botanistes à partir du milieu du XVII^e siècle.

Dans les années qui suivent la Révolution, des botanistes se focalisent sur la flore de leur région. Jean-Denis Long, médecin à Die, dans la Drôme, va parcourir le Diois et le Vercors à pied et à cheval, en compagnie d'autres botanistes. Ils vont inventorier sur quelques feuillettes la *Flora diensis*, « Flore du Diois », et mettre ces plantes en herbiers. Deux de ces herbiers, d'environ chacun un millier de planches, sont conservés au Conservatoire Botanique National Alpin de Gap.

À la fin du XIX^e, les sciences naturelles se vulgarisent. Ce qui était jusqu'alors du domaine d'une élite, médecins et botanistes, va désormais intéresser d'autres populations, notamment nombre d'amateurs, parfois éclairés, comme, par exemple, les instituteurs. On assiste alors à une explosion de la botanique qui donnera, au



Herbier Paul Maurice (1881-1900). Photo © Claire Macé

17. Tournefort, 1694.

18. Meyer, 1857 et Saint-Lager, 1885.

19. Coste Hippolyte & Flahault Charles, 1906 [1901].

20. Bonnier, Gaston, 1914-1935.

tout début du XX^e siècle, les deux grandes flores que sont celles de l'abbé Hippolyte Coste¹⁹ et de Gaston Bonnier²⁰.

Paul Maurice, mon arrière-grand-père, était justement de ces instituteurs. Enseignant dans la Sarthe, il se passionne pour la botanique. Il va identifier et mettre en herbier un millier de plantes entre 1881 et 1900. Cet herbier est malheureusement perdu. Mais, en parallèle, il réalise un herbier peint d'environ 200 planches.

Un herbier aujourd'hui...

Dans cette seconde partie, je vous invite à un voyage parmi mes planches d'herbier dans lesquelles la réalité et l'imaginaire se côtoient. **Réalité** par la démarche scientifique de certaines planches, ainsi que par des illustrations sur le rôle et les usages des plantes sauvages, qui se veulent « célébration des quêtes oubliées, des inventions humbles, des obstinations quotidiennes qui assurent aux sociétés le véritable pivot de leur enracinement dans les siècles. »²¹ **Imaginaire**, par une démarche qui se nourrit d'histoires végétales, de mythes, de poésie et qui déstructure le rationnel pour tenter de laisser « caracolier la poétique du végétal. »²²

Si un herbier est avant tout un moyen de mieux

connaître les plantes sauvages, d'appréhender un territoire ou encore un milieu, il peut aussi prendre une tournure différente. Les plantes peuvent tout autant éveiller l'imaginaire. Pierre Lieutaghi m'a confié : « Avec mon livre *La plante compagne* je me suis laissé aller à rêver. » Voici donc quelques-unes des planches de mon herbier « poétique » accompagnées de citations de Pierre Lieutaghi.

Au commencement, il y aurait eu *Malus*, le pommier, mais peut-être aussi *Rubus* la ronce [fig. 2.1], tour à tour pionnière ou réparatrice d'une nature malmenée. « Les plantes en savent long sur les profondeurs et ce qui s'y trame. Elles côtoient dans le silence des pierres les forces éternelles qui modèlent l'animé, organisent les formes de l'éphémère. »²³ Parfois « Protectrices, devineuses, guérisseuses [fig. 2.2]. Encore un petit tour au terrain vague et dans la friche, c'est là qu'on rencontre les princesses devenues mendiante. (...) C'est là que les femmes allaient cueillir les plantes de leurs espérances et de leurs misères. On y retrouve l'armoise [fig 2.3], bien sûr. »²⁴ « La grande *mater herbarum* des vieilles croyances. »²⁵

Mais, seules « certaines herbes ont le don d'ouvrir des passages entre les puissances occultes et le monde des hommes. Ce sont, dans la plupart des cas, des végétaux chargés déjà d'intentions (...). Qui soupçonnerait [par exemple] la commune verveine officinale de la moindre connivence avec les mystères ? [fig. 3.1]. Grêle, peu feuillée, pauvrement fleurie, tout à fait inodore (...), elle est de l'humble flore qu'on ne voit pas, malgré son abondance au bord des routes et des chemins (...). C'est pourtant l'une des panacées de l'ancienne médecine, l'une des grandes magiciennes de nos climats, aux prérogatives beaucoup plus étendues que celles des grandes vénéneuses (...). Sans elle, pas de vrai philtre d'amour. »²⁶



Ronce, achillée millefeuille, armoise commune (2020).
 Photo © Claire Macé

21. Lieutaghi, 1998, p. 10.

22. *Op. cit.*, p. 22.

23. *Op. cit.*, p. 158.

24. *Op. cit.*, p. 199.

25. *Op. cit.*, p. 178.

26. *Op. cit.*, p. 189-214.



Vervaine, orchis bouc, cupidon (2020). Photo © Claire Macé

« La flore magique est si vaste qu'il suffit de pousser la barrière du jardin pour rencontrer des offres simples, presque claires, en tout cas honnêtes, aussi bien que des propositions à faire rougir ou à faire peur. »²⁷ « Les Orchidées sauvages (...) ce groupe immense, de plus de vingt-cinq mille espèces, multiplie à l'infini les formes, les odeurs, les évocations et les croyances... (...) L'orchis bouc en rajoute, avec ses fleurs à très long labelle pendante, contournée, où les hermétistes voient une image de la barbe chère au démon, d'autant plus qu'elles en ont (plus ou moins) l'odeur sans pareille. [fig. 3.2]. (...) Un si grand pouvoir confine à la magie. »²⁸

« L'absolue certitude des superstitions primitives aussi bien que la rigueur des rituels de cueillette attestent qu'il y avait forcément, dans la rencontre avec la plante, une *émotion* dont nous ne pouvons plus connaître l'amplitude ni les échos

dans l'imaginaire. »²⁹ Mais Ernest Meyer ajoute : « Peut-être que personne n'en a jamais été affranchi ; sous diverses formes [les superstitions] s'emparent des esprits les plus faibles et les plus forts, comme si elles étaient un besoin indispensable de la nature humaine. »³⁰

Et si, finalement... c'était Cupidon qui avait raison ? [fig. 3.3]. Et Pierre Lieutaghi de nous confier :

« J'aime les plantes sauvages parce qu'elles m'éveillent un petit amour pas plus compréhensible que leur beauté clandestine. »³¹

27. *Op. cit.*, p. 191.

28. *Op. cit.*, p. 217-221.

29. *Op. cit.*, p. 192.

30. Meyer, 1857, p. 295. Traduit avec l'aide de Google Traduction.

31. Lieutaghi, 2014, p. 17.

Bibliographie

AUPIC Cécile & al. (2013), *L'herbier du Muséum. L'aventure d'une collection*, Paris, Artlys, Muséum national d'Histoire naturelle.

BONNIER Gaston (1914-1935), *Flore complète, illustrée en couleurs, de France, Suisse et Belgique*, Paris, Librairie générale de l'enseignement, E. Orlhac éditeur, en ligne sur : Gallica.bnf.fr, consulté le 18 février 2025.

COSTE Hippolyte & FLAHAULT Charles (1906 [1901]), *Flore descriptive et illustrée de la France, de la Corse et des contrées limitrophes*, Paris, Librairie des sciences naturelles P. Klincksieck, en ligne sur : archive.org., consulté le 18 février 2025.

CUBA Johannes de (XV^e siècle), *Herbarius latinus* et *Ortus sanitatis*, Mayence, Peter Schöffer, en ligne sur : digital.bib-bvb.de/collections/FAU/#/, consulté le 18 février 2025.

DICKEL Hans (2021), « Images botaniques entre l'art et la science : Essai d'une typologie des différents types d'images », *Images Re-vues*, vol. 19, paragraphe 8, en ligne sur : Openedition.org, consulté le 18 février 2025.

DIOSCORIDE Pédanius (2014 [1549]), *Dioscoridis Libri octo Graece et Latine. Castigationes in eosdem libros*, Traduit par Jean Ruel, Paris, Jacques Goupyl, en ligne sur Books.google.fr, consulté le 18 février 2025.

FUCHS Leonhart (1542), *De historia stirpium commentari insignes...*, Bâle (Basileae), en ligne sur : Gallica.bnf.fr, consulté le 18 février 2025.

GESSNER Conrad (vers 1555-1565), *Historia plantarum*, dessins et aquarelles, en ligne sur : digital.bib-bvb.de/collections/FAU/#/, consulté le 18 février 2025.

LIEUTAGHI Pierre (1998 [1991]), *La plante compagne. Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*, Paris, Actes Sud.

LIEUTAGHI Pierre (2014), *Elio*, Paris, Actes Sud.

LIEUTAGHI Pierre (2020), *La Surexplication du monde*, Paris, Actes Sud.

LIEUTAGHI Pierre (2023), *Montée des eaux*, Paris, Actes Sud, « Domaine du possible ».

MEYER Ernst H. F. (1857), *Geschichte der Botanik*, t. 4, Königsberg, Gebrüder Bornträger.

MINI de Sienne Barthélémy – attribué à – (fin XIII^e début XIV^e siècle), *Tractacus de herbis*, MS Egerton 747, en ligne sur : liif.bl.uk, consulté le 18 février 2025.

MATTIOLI Pietro Andrea (1568 [1554]), *I discorsi, Discorsi del Mattioli sopra Dioscoride*, Venise, Vincenzo Valgrisi, en ligne sur : Internetculturale.it, consulté le 18 février 2025.

MORAT Philippe, AYMONIN Gérard & JOLINON Jean-Claude (2004), *L'herbier du monde. Cinq siècles d'aventures et de passions botaniques au Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, Les éditions du Muséum, Les arènes, L'iconoclaste.

PRADEL-BAQUERRE Mylène (2013), *Pseudo-Apulée, « Herbier », introduction, traduction et commentaire*, Université Paul Valéry, Montpellier III, Archéologie et Préhistoire.

PSEUDO-APULÉE (VII^e siècle), *Vossianus latinus* ou *Pseudo-Apuleius Herbarius*, en ligne sur Digitalcollections.universiteitleiden.nl, consulté le 18 février 2025.

PSEUDO-APULÉE (1481-1482), *Incipit Herbarium Apulei Platonici ad Marcum Agrippam*, Rome, Johannes Philippus de Lignamine, en ligne sur : Hdl.huntington.org, consulté le 18 février 2025.

SAINT-LAGER Jean-Baptiste (1885), *Histoire des herbiers*, Paris, J.-B. Baillière et Fils éditeurs.

THÉIS Alexandre de (2014 [1810]), *Glossaire de botanique ou Dictionnaire étymologique de tous les noms et termes relatifs à cette science*, Paris, Hachette BNF.

TOURNEFORT Joseph Pitton de (1694), *Eléments de botanique, ou méthode pour connoître les plantes*, Paris, Imprimerie royale, en ligne sur : Gallica.bnf.fr, consulté le 18 février 2025.